

Parlerai-je enfin de son influence sur nos idées et sur notre langage ? Il me serait impossible d'exagérer ce qu'elle a été et encore moins ce qu'elle est et ce qu'elle sera. Des milliers de personnes parlent d'après Shakespeare, qui ne l'ont jamais lu, des centaines de milliers pensent d'après lui, qui seraient incapables de le citer. Je n'entreprendrai point de vous rendre compte de tout ce que l'opinion publique et la pensée moderne ont emprunté à notre illustre auteur. Vous êtes ici ce soir pour vous amuser et non pour vous ennuyer en l'honneur de lui. S'il était ici lui-même, d'après ce que nous savons de sa vie et de son caractère, il aimerait beaucoup mieux se mêler aux groupes de femmes charmantes qui nous honorent de leur présence que débiter une harangue didactique à cette tribune. Cependant, avant que vous ne recommenciez à écouter l'excellente musique choisie avec tant de goût pour cette fête, avant que la danse n'invalise gaiement cette salle, permettez-moi de résumer en peu de mots et tout simplement l'idée que je me suis faite de Shakespeare. " Avant tout c'était un homme, et comme il l'a dit d'un autre dans son langage si fécond, à le prendre tout pour tout, vous ne reverrez jamais son pareil."

Il a placé une pointe du compas, avec lequel il mesurait l'humanité, dans son propre siècle et, de l'autre, il a balayé la conférence des âges. (applaudissements.) Il s'est saisi de la presse que l'on venait de créer, il en a fait la trompette de sa propre renommée dont les sons sont maintenant connus jusqu'aux antipodes. Ses écrits sont la fleur et la perle de la littérature anglaise; ils en sont le couronnement. L'Empire Britannique pourra disparaître; la vision où un brillant écrivain écossais nous montre un artiste Néo-zélandais esquissant, sur le dernier pilier en ruine du pont de Londres, le dome lézardé de St. Paul, pourra s'accomplir dans la suite des siècles; l'oiseau sauvage pourra faire son nid aux rives désertes de la Tamise ou de la Mersey; mais cet oracle de nos îles se fera entendre jusqu'à ce que le glas de toute chose humaine ait sonné. Sa voix parlera toujours à toutes les nations des mystères de la vie et de la mort, du devoir, de la destinée, de la loi, de la liberté, du remords qui s'attache aux pas du crime, enfin de l'asile béni dont la lumière vient éclairer le lit de mort du juste.

Tous les génies de l'avenir seront ses tributaires comme l'ont été ceux du passé; la longue succession des acteurs depuis Rurhage jusqu'à Betterton, depuis Dean jusqu'à Macready, des commentateurs depuis Jonson jusqu'à Gervinus, des hommes d'état depuis Southampton jusqu'à Chatham et depuis Chatham jusqu'à Derby; tous ceux-là sont les sujets et les clients de Shakespeare. Etre compté dans une telle compagnie, même à la dernière place, c'est encore beaucoup d'honneur, et je ne saurais vous dire tout le plaisir que j'éprouve en songeant que nous aussi nous faisons partie de la suite d'un tel souverain. Ceux qui vivront ici en 1964, vivront probablement dans un Montréal bien des fois plus grand que celui d'aujourd'hui. Ils pourront vivre aussi sous quelque forme de gouvernement dont nous n'avons aucune idée; mais je suis certain d'une chose, c'est qu'il n'y aura pas même alors dans la vallée du Saint-Laurent, dans notre Canada, un peuple plus dévoué, plus reconnaissant, plus jaloux envers la mémoire, les bienfaits et l'influence croissante de WILLIAM SHAKESPEARE. (Applaudissements prolongés.)

## POÉSIE.

### LE PONT VICTORIA.

Il est jeté sur la rivière  
Comme un appel aux nations,  
La concorde en est l'ouvrière,  
L'art étale sa force en ses dimensions.  
Bravant les colères sauvages  
Du courant qui roule à ses pieds,  
Il apporte sur nos rivages  
Le commerce de vingt cités.

La rafale qui tourbillonne,  
Les coups de vent impétueux,  
L'assaut des tempêtes d'automne  
Se brisent sur son flanc ferme et majestueux !  
Mais quand la débâcle s'avance,  
En mugissant dans le lointain,  
Il faut le voir dans sa puissance  
Aux feux du soleil du matin !

Sa grandiose et noble masse  
Tranche d'un jet notre horizon,  
Et domine une mer de glace  
Que le fleuve soulève en crevant sa prison.  
Le flot tourmenté se déchaine  
Contre ces remparts ennemis;  
La lutte éveille dans la plaine  
La voix des échos endormis.

Il reste vainqueur, solitaire,  
Toujours prêt pour d'autres combats.  
Plus tard les vaisseaux d'Angleterre  
Viennent à ses côtés mesurer leurs grands mâts.

Les longs panaches de fumée  
Montent jusqu'à lui dans les airs  
Comme un encens de renommée  
Venu des bords de l'univers !

Œuvre du progrès, du génie,  
Utile et grave monument,  
Tu fais l'orgueil de ma patrie  
Et charmes l'étranger dans son étonnement.  
Oh ! sois comme elle impérissable,  
Que tes ans comptent par milliers !  
L'homme n'est plus qu'un grain de sable  
Sous tes gigantesques piliers !

BENJAMIN SULTE.

Avril, 1864.

### Les premiers Vers de Voltaire.

On lit dans la *Correspondance Littéraire* de Paris :

Monsieur le directeur,

En recherchant, pour une nouvelle édition de *l'Histoire du diocèse de Paris*, par l'abbé Lebent, les documents imprimés et manuscrits relatifs au collège de Clermont, aujourd'hui lycée Louis-le-Grand, j'ai trouvé dans un recueil de la bibliothèque Mazarine, coté 10796 A, une pièce de vers (huit pages in-4o sans lieu ni date) signée *François Arouet, étudiant en rhétorique et pensionnaire au collège de Louis-le-Grand*. Cette pièce, intitulée : *Imitation de l'ode (latine) du R. Père le Jay sur sainte Geneviève*, est certainement le premier essai poétique connu de Voltaire. Comme je ne l'ai pas rencontrée dans ses œuvres et que la plaquette imprimée est de la plus grande rareté, je vous en adresse une copie pour la *Correspondance*; vous jugerez si elle mérite d'être mise sous les yeux de vos lecteurs.

Ce qu'il y a de piquant, c'est que ce petit poème religieux n'empêcha pas le vieux professeur, qui avait eu recours à la plume de son élève, de lui prédire un jour qu'il serait *l'étendard du déisme en France*; et Voltaire ne se doutait guère qu'un jour ses restes mortels seraient déposés dans les caveaux de l'église Sainte-Geneviève, au-dessous des reliques de la sainte qu'il avait célébrée à seize ou dix-sept ans. (1)

H. COCHERIS.

Qu'aperçois-je ? est-ce une déesse  
Qui s'offre à mes regards surpris ?  
Son aspect répand l'allégresse,  
Et son air charme nos esprits.  
Un flambeau brillant de lumière,  
Dont sa chaste main nous éclaire,  
Jette un feu nouveau dans les airs.  
Quels sons ! quelles douces merveilles  
Viennent de frapper mes oreilles  
Par d'inimitables concerts !

Un chœur d'esprits saints l'environne,  
Et lui prodigue des honneurs :  
Les uns soutiennent sa couronne,  
Les autres la parent de fleurs.  
O miracle ! ô beautés nouvelles !  
Je les vois déployant leurs ailes  
Former un trône sous ses pieds.  
Ah ! je sais qui je vois paraître,  
France, pouvez-vous méconnaître  
L'héroïne que vous voyez ?

Où, c'est vous que Paris révère  
Comme le soutien de ses lis,  
Geneviève, illustre bergère,  
Quels bras les a mieux garantis ?  
Vous qui, par d'invisibles armes,  
Toujours au fort de nos alarmes  
Nous rendîtes victorieux.  
Voici le jour où la mémoire  
De vos bienfaits, de votre gloire,  
Se renouvelle dans ces lieux.

Du milieu d'un brillant nuage  
Vous voyez les humbles mortels  
Vous rendre à l'envi leur hommage  
Prosternés devant vos autels,

1 On a assuré, dernièrement, que les restes de Voltaire et de Rousseau avaient été enlevés de Ste. Geneviève, sous la Restauration.